

García Lorca est mon voisin de toujours

Rodney Saint-Éloi

Number 787, November–December 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83796ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Saint-Éloi, R. (2016). García Lorca est mon voisin de toujours. *Relations*, (787), 44–45.

García Lorca est mon voisin de toujours

Texte : Rodney Saint-Éloi

Illustration : Mance Lanctôt

Le facteur sourit et tend l'enveloppe jaune
Il parlait d'un nommé Federico García Lorca
Avant sa maladie de poitrine
Il avait vingt-six enfants, le facteur
Les mauvaises langues disent qu'il ne connaissait pas leur nom
En revanche leur date de naissance était son fort
Pour les appeler il arrangeait les lettres comme des bouquets
A.M. pour Amicial
J.R. pour Jerenonce
Quelquefois il se contentait d'un chiffre ou de deux
C'est ainsi que résonnaient tous les jours
Les vingt-six lettres de l'alphabet

Le facteur lisait tous les vieux livres
Il raffolait des histoires d'amour impossible
Il citait García Lorca sur les trottoirs et dans les tavernes
Il déclamaït en toutes lettres cette langue belle
Jolie andalouse égarée dans une rue créole
Il abandonnait son avenir aux mots
Le soir, il chantait dans les rues de Port-au-Prince
Qu'il confondait avec celles de Grenade
La Novia et les Noces de sang

À cinq heures de l'après-midi il y eut la fosse commune
À cinq heures de l'après-midi il y eut un bouquet de roses
À cinq heures de l'après-midi toutes les horloges sont nostalgiques
À cinq heures de l'après-midi les dictateurs meurent de crise
cardiaque

Lui le facteur il chantait toujours une chanson douce
Il savait que la vie était plus limpide que la mort
Le poème et l'alphabet étaient la règle
Un soir de grands vents
Il n'est simplement pas rentré
Il était cinq heures de l'après-midi
Les enfants
Les parents
Les amis
Les sœurs
Les frères
Les voisins
Ont fini par comprendre ce qu'il fallait comprendre
Qu'au bout de la nuit gît une tache de sang
Que le corps n'est plus corps
Quand un citoyen fait l'école buissonnière

Et les vingt-six enfants ont pleuré
Ils ont pleuré en silence
Car les lettres aussi pleuraient en silence
Pleurer était un acte rebelle dans la cité
Il fallait poser une ou deux questions
Comme les écoliers qui demandent aux années
Pourquoi sont-elles bissextiles
Quelque chose dans le genre d'un cerf-volant
Qui serait fâché contre le vent
La vie établirait les règles
L'art n'a besoin que de lumière
La vie ne connaît de principe que le pain
Et le fondement des choses exactes
La terre qui tourne
Le ciel qui tombe dans la pluie de mai
Pour rendre à l'aube l'intimité des objets
Le rideau bleu de la chambre
Le pyjama aux carreaux jaunes
La tyrannie du café, de l'eau, du pain
Après les ablutions et les salutations
La main au visage efface les restes de la nuit
Le matin vient avec une chanson créole
Pour que vienne le printemps
En plus de ces gestes de vivant
Qui aident à ouvrir les fenêtres
Il fallait garder son mouchoir propre
Car il restait à trouver une vertu à la mort
Vingt-six mouchoirs blancs flottaient comme des oiseaux tous les
jours depuis quarante ans sur les toits de la maison du facteur
Les enfants qui ne sont maintenant plus des enfants
Et les vieux qui ne sont plus des vieux
Attendent encore une lettre du facteur
Ils admirent aujourd'hui encore avec la même ardeur nostalgique
la gueule de toréro de Federico García Lorca.



Mer n° 2 (détail), 2016, huile sur toile, 76 x 102 cm